

Jean-Jacques Gorog

Un envers de l'Œdipe *

Si beaucoup viennent avec cette question, lancinante, « faire des enfants, ou pas », elle ne se présente pas ordinairement pour chaque parlêtre sexué de la même façon. Sans doute n'est-ce pas équivalent de porter un enfant, pour une femme, ou d'être le support énigmatique de la fonction père, pour un homme. La pratique depuis Freud veut que les femmes veuillent cet ersatz phallique et que les hommes redoutent de supporter quelque engagement que ce soit. Mais quel rapport y a-t-il avec ce que Freud appelle « Œdipe », qui concerne croit-on les parents, et ce que Lacan ajoute d'un au-delà ?

Faire un enfant, disons-le clairement, est une question, un vœu, une nécessité, un problème, une catastrophe, un impossible, un sujet sans intérêt, selon les cas, mais qui répartit les sexes strictement : aux femmes l'enfant, aux hommes la femme, mère putative, éventuellement. Je voudrais dire la chose simplement et ne pas la confondre avec ce que chacun s' imagine être comme être sexué, comme parlêtre, ni avec ce que chacun choisit comme objet sexuel. Il s'agit ici de la fonction. Ce n'est pas exactement une banalité, ni une évidence, parce qu'il existe bien des modalités pour contredire cette proposition.

Reste que ce sont jusqu'à présent les femmes qui font les enfants. C'est une lourde charge et un bénéfice certain, Freud nous l'avait dit, Lacan nous l'a seriné, phallus = enfant. Laissons le troisième terme de cette égalité pour l'instant, celui des fèces, qui viendrait perturber notre tranquillité. Elles les font, les enfants, et payent pour cela un lourd tribut, en plus des douleurs de l'accouchement dont la perspective ne les arrête que rarement. En réalité, la douleur affichée, même si personne ne cherche à la nier, sert à masquer ce qu'on appelle « la connivence sociale » au nom de quoi, je ne dirai pas les hommes parce que les femmes y ont leur part, les êtres parlants réduisent les femmes à la lie, tout en respectant, éventuellement, les mères. Celles-ci se chargent d'ailleurs d'entretenir ladite connivence avec la promotion effrénée de leur garçon habituellement pourvu de tous les attraits.

Remarquons que lorsque les femmes insistent pour avoir un enfant contre l'avis de l'homme, il arrive que ça tourne mal et que l'homme devienne dangereux, comme on l'a vu dans l'actualité la plus récente, je veux parler de ce fait divers, ce féminicide, comme on l'appelle maintenant, qui a défrayé la chronique ¹. Bien sûr cette extrémité est plutôt rare, quoique son occurrence dans ces féminicides soit sans doute plus fréquente qu'on ne le croie. L'accent est habituellement mis sur la séparation projetée, ou sur l'amant de la dame, qu'il soit supposé ou qu'il existe vraiment, et on sous-estime la fonction des enfants, nés ou à naître, dans cette sorte de drame. C'est pourquoi le procès auquel les médias nous ont conviés a une valeur indicative précise.

En effet, les processus imaginaires sont transstructuraux. Le délire a un contenu équivalent à celui du fantasme, qu'il s'agisse de l'Œdipe ou d'une de ses variantes, la théorie analytique elle-même. Je reviens un peu sur l'exemple clinique qui nous est offert par les journaux télévisés. Prenons ce qui nous est proposé, et qui, au moins en partie, est confirmé par les autres protagonistes. Voici ce que j'imagine à partir de ces éléments : elle voulait un enfant, et la situation s'est aggravée dans le couple à la suite d'une fausse couche. Je ne crois pas qu'on puisse se contenter d'une impuissance, invoquée d'ailleurs assez discrètement comme ce qui aurait été le motif de l'humiliation subie, de même qu'une crainte de sa part à lui qu'elle veuille le quitter, peu crédible dans les faits. La fonction de faire un enfant me paraît en revanche être au premier plan : et s'il ne voulait pas du rapport sexuel ce jour-là parce qu'il ne voulait pas d'enfant ? En effet, la fausse couche un peu auparavant ne serait-elle pas le moment d'un virage important, non pas seulement chez elle ? On peut considérer comme prévisible en ces circonstances qu'un enfant constitue, chez une femme, un souhait exacerbé – mais aussi un virage chez lui. Je verrais bien son refus comme étant d'une tout autre nature, dont la cause serait l'impossibilité radicale pour lui de devenir père. Le motif du meurtre demeure sans cela inexpliqué, et c'est ce dont s'est plainte la mère de la femme assassinée, elle qui a tenté d'obtenir davantage de lui que les experts, mais sans succès.

L'exemple est donné pour frapper les esprits. On parle de la divergence masculine, celle qui, comme pour don Giovanni, impose qu'il en faille « mille e tre ». Seulement, même s'il ne peut les prendre qu'une par une, ces femmes ne se distinguent souvent que par le moment où elles apparaissent, maîtresse d'abord puis épouse, avant qu'une autre maîtresse, etc. La difficulté pour les mâles parlants est lorsqu'une femme, la leur, devient mère. L'Œdipe dont ils étaient sortis, croyaient-ils, fait retour, et sous une forme bien étrange, que j'ai osé dire inversée. C'est pourquoi il leur arrive de

redouter ce moment au point de prendre la fuite dès qu'il est question d'enfant, ou lorsqu'il est déjà là.

De l'autre côté, l'amour, le désir sexuel et un père pour son enfant ne permettent pas toujours à une femme de choisir de façon convergente un seul homme qui, comme on dit aujourd'hui, cocherait toutes les cases. Il arrive que les fonctions ne puissent pas être supportées par le même : c'est celui-là qu'elle aime même s'il s'avère un piètre amant, c'est celui-là qu'elle désire mais qu'elle ne supporterait pas voir habiter chez elle, quant à celui de qui elle voudrait un enfant la chose est encore plus mystérieuse puisqu'elle se révèle dans l'incapacité de dire pourquoi celui-là plutôt qu'un autre et il peut parfois ne correspondre à aucune des deux catégories décrites plus haut. Souvenons-nous de cet arbre ou de ce monument représentant de quelque divinité et devant lequel une femme passe et auquel, de ce fait, est attribuée la paternité.

« Car, si l'exige le contexte symbolique, la paternité n'en sera pas moins attribuée à la rencontre par la femme d'un esprit à telle fontaine ou dans tel monolithe où il sera censé siéger ². »

Ou ce que Lacan reprendra plus tard à propos du psychanalyste lui-même, et qui viendrait à la place du père réel.

« Je sens que je vais sur un terrain dangereux, mais tant pis – il n'y a tout de même pas que dans les tribus Arandas qu'on pourrait se poser la question de ce qui est réellement le père dans une occasion où une femme s'est trouvée engrossée. »

Et il ajoute :

« On peut très bien faire un enfant à son mari, et que ce soit, même si on n'a pas baisé avec, l'enfant de quelqu'un d'autre, justement de celui dont on aurait voulu qu'il fût le père. C'est tout de même à cause de cela qu'on a eu un enfant ³. »

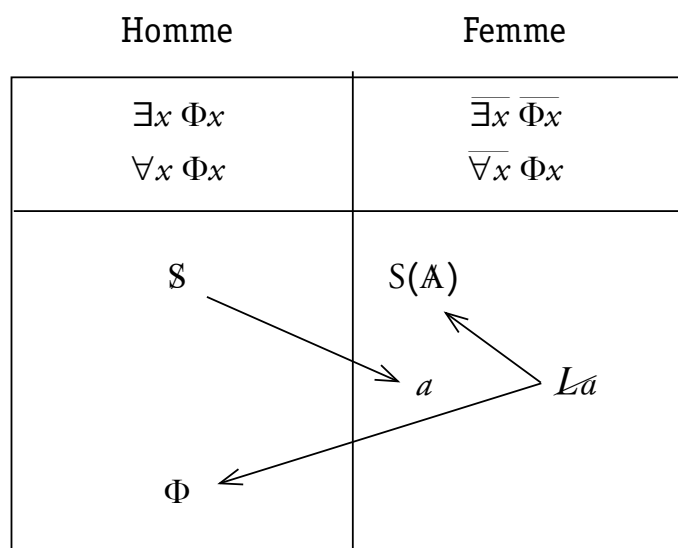
On a pu suivre comment cette répartition des fonctions, réel, symbolique, imaginaire, se retrouve dans ce type de diffraction vue côté femme. Je n'entre pas pour l'instant dans les raisons de ce qui distribue la fonction phallique entre être et avoir côté femme et m'en tiendrai à ce qu'il explicite de façon très freudienne à propos de la mère.

Pour ce qui est de trouver sa satisfaction, il y a d'abord le pénis de l'homme, ensuite, par substitution, le désir de l'enfant. Je ne fais ici qu'indiquer ce qui est courant et classique dans la théorie analytique. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'en fin de compte, elle n'obtient une satisfaction aussi foncière, aussi fondamentale, aussi instinctuelle que celle de la maternité, aussi exigeante d'ailleurs, que par les voies de la ligne substitutive.

Mais elle est aussi femme :

« Inversement, pour tout ce qui est dans la ligne de son désir, elle se trouve liée à la nécessité impliquée par la fonction du phallus, d'être, jusqu'à un certain degré qui varie, ce phallus, en tant qu'il est le signe même de ce qui est désiré. [...] Le fait qu'elle s'exhibe et se propose comme objet du désir, l'identifie de façon latente et secrète au phallus, et situe son être de sujet comme phallus désiré, signifiant du désir de l'Autre. [...] tout ce qu'elle montre de sa féminité est précisément lié à cette identification profonde au signifiant phallique, qui est le plus lié à sa féminité ⁴. »

On peut retrouver aussi cette diffraction plus tard, dans la divergence côté femme que Lacan nous présente dans son séminaire *Encore* avec son schéma de la sexuation ⁵. Mais pour bien suivre les modifications, les précisions, je dirais l'effort de simplification, tout au long de son enseignement, il faut côté femme compter jusqu'à trois. Il y a certes la divergence marquée entre Φ et $S(\mathbb{A})$, mais il y a aussi ce qu'une femme incarne comme a .



Il y a d'une part la visée phallique avec le désir, et d'autre part la visée vers $S(\mathbb{A})$ et la jouissance. En réalité, j'y vois la matérialisation de la distinction que la clinique montre fréquemment entre ce père réel, Dieu, le procréateur idéal en $S(\mathbb{A})$, et l'homme incarné, avec toutes ses insuffisances en Φ . On pourra y voir ce que Molière a immortalisé avec Jupiter d'un côté et Amphitryon de l'autre, même si cet Amphitryon est un mortel malgré tout général. On sait que le résultat à l'endroit des enfants produira à la fois un Castor mortel et un Pollux divin, dédoublement qui consacre la divergence féminine. Elle sera à jamais inscrite dans les étoiles.

On le voit, l'hypothèse freudienne se vérifie dans la clinique ordinaire, qu'on l'appelle complexe d'Œdipe ou bien dans sa modulation lacanienne « il n'y a pas de rapport sexuel ». Et sous cette divergence féminine, on peut s'apercevoir qu'il n'y a pas de symétrie entre les sexes. L'Œdipe, c'est d'abord pour les garçons, avec cette curieuse inversion qui voit leur mère réincarnée en leur femme devenue mère, et bien souvent dès lors interdite.

Pour les filles c'est autre chose. Être mère les convie à détenir le phallus qui les comble. Sans doute, mais elles ne veulent pas renoncer pour autant à être femme, soit pas-toute phallique. Vous savez ça, bien sûr. La difficulté est de saisir chaque fois la forme prise par cette divergence, et comment elle joue, non pas dans deux mais dans trois dimensions. En effet, être femme suppose d'accepter d'être objet de désir, position nécessaire d'abord pour obtenir l'enfant que le phallus représente. Ensuite pour permettre que cet enfant ait un père idéal, par la grâce de la jouissance d'un Autre divin, ce père auquel est attribuée la paternité rêvée. L'enfant est lui-même l'objet d'une divergence entre l'objet de la représentation phallique, celui qui est substitué au phallus dans l'équation déjà citée enfant = phallus, et cette attribution nécessaire de la naissance à quelque chose qui sort de l'épuration, et que Lacan appelle un père réel. Qu'on se rassure, il arrive que cette divergence ne soit pas ou peu visible, c'est même le cas le plus courant. À l'œuvre d'art reste le privilège de le montrer.

Et ne soyons pas trop étonnés que la psychose soit un lieu privilégié où cette divergence s'observe, dans la réalité la plus crue. Souvenons-nous de Schreber et des enfants de la procréation divine. Les trois éléments qui président à la complication d'une naissance pour une femme sont distribués selon les trois registres lacaniens, imaginaire, symbolique et réel, de la façon suivante : la mascarade imaginaire pour se faire l'objet de désir, la substitution symbolique par laquelle l'enfant vient à la place du phallus, et la place requise du père réel.

Mots-clés : féminicide, psychose, paternité, Œdipe.

*[↑](#) Présenté aux Journées nationales de l'EPFCL-France, « Faire des enfants, ou pas », les 5 et 6 décembre 2020, par visioconférence.

1. [↑](#) L'affaire Daval.
2. [↑](#) J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 556.
3. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 148.
4. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 350.
5. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 73.